

Marguerite LENA – Eloge de la joie (*L'esprit de l'éducation*, p. 116—118)

L'éducation est un acte commun de l'éducateur et de l'éduqué, elle ne serait pas possible si ce dernier se laissait passivement modeler, ou, à l'inverse, se dérobaient à toute influence. Mais, quand l'enfant a le bonheur de rencontrer de véritables éducateurs, il s'offre à l'éducation comme une plante cherche la lumière : il y pressent cette promesse de vie partagée qui, avec sa collaboration, peut seule dilater son désir au-delà de ses premières formes et de ses premiers objets, et en déployer toutes les virtualités. La joie de l'enfant qui, pour la première fois, a réussi un geste nouveau, a rempli une responsabilité nouvelle, le besoin qu'il a d'en prendre l'adulte à témoin, ont pour corollaire la joie de l'adulte, si du moins celui-ci est assez disponible et attentif pour la cueillir au passage.

Comment en serait-il autrement ? Puisqu'il s'agit de grandir et de conquérir, d'agir et d'être davantage, le plaisir et la joie ne sont pas, en éducation, des fruits tardifs et chétifs de la patience des éducateurs. Ils devraient être du côté des principes et des premiers moteurs, et constituer le climat de l'éducation. Il faut méditer, en en élargissant même le champ au-delà des apprentissages intellectuels, la remarque de Simone Weil : « *L'intelligence ne peut être menée que par la joie. Pour qu'il y ait désir, il faut qu'il y ait plaisir et joie. La joie d'apprendre est aussi nécessaire aux études que la respiration aux coureurs.* »

Joie nécessaire à l'enfant : il y a une certaine saveur de gratuité, une certaine vigueur d'élan, une certaine confirmation de soi-même dont on ne fait l'expérience que par la joie. Les enfances tristes nous accusent, et on en guérit mal.

Joie nécessaire à l'éducateur, aussi, pour lui-même et pour ce qu'il doit transmettre. La transmission d'un bien, quel qu'il soit, n'est possible, que si, avant de commencer une vie nouvelle dans celui qui le reçoit, ce bien est vivant et savoureux en celui qui l'offre ; l'enfant ne sait pas réanimer des pensées ou des valeurs mortes, mais reçoit sa vie de ce qui vit en nous.

De plus, si coûteux qu'en soit parfois l'accès, le bien ne mérite ce nom - et cette dépense - que parce qu'il est bon. Il faut que l'enfant puisse le vérifier dans l'adulte et percevoir en lui le rayonnement, en forme de joie diffusive de soi, de cette bonté du bien. En retour, si, comme le voulait Bergson, la joie est toujours le signe de la création, sa gratuité et gracieuse récompense, on devine quels secrets de joie sont cachés dans l'agir éducatif, qui n'a pas pour fin une création matérielle, qui ne produit rien qui soit consommable, qui n'enrichit pas le savoir humain de découvertes nouvelles, mais qui coopère à une genèse d'homme.

Il faut redire cette joie trop bien cachée. Il faut aussi en rappeler le prix. Car elle a partie liée avec le désintéressement et le service, et, à cet égard, c'est l'existence des enfants et des jeunes qui fait l'éducation des éducateurs.